

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



François Leblanc, Collectif, Joanie Lemieux

Sébastien Lavoie

Number 161, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82046ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, S. (2016). Review of [François Leblanc, Collectif, Joanie Lemieux].
Lettres québécoises, (161), 39–40.

☆☆☆ ½

FRANÇOIS LEBLANC

Sors de ce corps

Montréal, Triptyque, 2015, 192 p., 23 \$.

Prose de l'âme

Recueil des plus honnêtes, sans concessions, qui montre que la nature humaine n'est pas qu'une comédie et qui ne donne pas à désespérer de celle-ci. Ça fait du bien, même si ça n'en a pas l'air.



Vingt nouvelles de belle tenue, souvent rèches et féroces, attendent ici le lecteur. La première force de François Leblanc, c'est de savoir construire ses récits et de les épurer afin que rien de superflu ne noie le propos. À cet égard, voici un sans-faute.

Trois de ces nouvelles ont d'abord été publiées dans la revue *Alibis*. Ce sont celles qui m'ont le plus intéressé. « Les parents préfèrent leurs enfants vivants », par exemple, présentant l'interrogatoire d'un jeune homme soupçonné d'avoir battu à mort un individu, « un vrai conducteur de F-150, le genre à rouler soixante-dix kilomètres à l'heure dans une zone scolaire » (p. 113), à la suite d'un épisode de rage au volant. Ou encore « Blueboy », qui table sur la misère des Amérindiens des réserves et le racisme ordinaire des Blancs. Dans les deux cas, le résultat s'avère brutal; ça ne réinvente pas la roue et c'est très bien comme ça.

Une prose efficace

Il ne faut pas chercher ici l'écriture d'un styliste. Chez François Leblanc, tout est dans l'efficacité et dans le grand cœur. À titre d'exemple, la nouvelle « Presque Montréal » met en scène un camionneur qui s'est épris d'une agoraphobe gaspésienne monoparentale :

Ève n'avait pas encore soufflé sa première chandelle quand Mario est arrivé dans leur vie et, pourtant, elle ne l'a jamais appelé papa, comme si elle avait une conscience supérieure de tout ce qui les séparait. Son père biologique est une ordure de la pire espèce, un ivrogne, un batteur de femmes à ses heures, un assisté social sans autre ambition que de frauder le système. Personne ne devrait le regretter. En comparaison, Mario se présente comme le type dévoué qui a pris sous son aile une mère de famille monoparentale inapte au travail et affligée d'une gamine qui ne sourit jamais. C'est le ciel qui l'a envoyé, c'est ce que tout le monde dit au village. Pourquoi se montre-t-elle aussi méfiante alors ? [...] « Parce que », se borne-t-elle à répondre à sa mère. Mario ne s'occuperait pas mieux d'elle si elle était sa propre fille. Du moins, c'est ce qu'il se plaît à répéter, trop souvent pour qu'on le croie aveuglément. (p. 154)

Un jour, et malgré ses attaques de panique, Marie-Chantal se met en tête d'aller visiter Montréal. Mario accepte de les y amener, elle et sa fille, « à la seule condition de rester maître de l'itinéraire » (p. 158). Parce qu'il sait mieux que quiconque que même par « un dimanche matin, Montréal lui apparaî[tra] mille fois plus agitée que son patelin du bout du monde. » (p. 153) Il lui fait alors visiter une métropole où



le secteur de Sault-au-Récollet fait office de Vieux-Montréal, et où les immeubles de la FTQ et les tours de CGI font figure de centre-ville. C'est à travers des passages comme celui-ci que l'on ressent cette énorme tendresse de la part de l'auteur, doublée d'un refus de se voiler les yeux devant les aspérités de la condition humaine.

☆☆☆

COLLECTIF

Quand Marie relevait son jupon

Histoires libertines inspirées d'un autre temps

Montréal, VLB, 2015, 256 p., 24,95 \$.

Du dur désir

Six fois Marie relève son jupon. Parfois on la comprend, parfois on cherche un peu plus.

On conçoit le libertin essentiellement sous les traits d'un dévergondé. Mais le mérite des textes présentés dans ce recueil consiste à ramener le libertin à son sens le plus pur, à savoir un individu qui remet en cause les dogmes établis; dogmes fondés sur ce puritanisme auquel on croit, dans le Québec blanc catholique, de toute éternité.

Reste la question : quand le puritanisme a-t-il connu ici son âge d'or ? Peut-être en 1939, lorsque, sous la plume de Geneviève Lefebvre (« Must read english »), Elizabeth Collins est entrée au service du docteur Thomas James Wilder, afin de mettre par écrit les découvertes du docteur, avant que celui-ci n'ait à s'engager dans cette guerre qui frappait à la porte du Dominion.

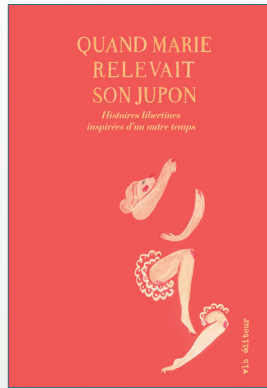
Aucun n'est dupe du désir que la paire entretient, mais les deux s'engagent formellement à ne pas devenir amoureux. Chacun est déjà en couple. « Tous les jours, Thomas se demandait si, aujourd'hui, elle poserait sa main sur le rebondi de sa fesse. Tous les jours, Elizabeth se demandait si, aujourd'hui, il prendrait son visage à deux mains pour l'embrasser sur la bouche. » (p. 24) Ils ont chacun à composer avec une tension sexuelle qui est palpable, mais qui tarde à se concrétiser. Un petit plaisir de lecture.

De son côté, Marie Christine Bernard (« Uinipeku Mani [Marie de la côte] ») est encore plus convaincante. Son récit met en scène Edmond Dunn, un médecin de Québec spécialisé dans les cas d'hystérie, qui

est « allé étudier en Europe les théories de MM. Charcot, Freud et Granville » (p. 35). De retour au Québec, la mise en pratique de son savoir auprès de grosses Anglaises blâsées l'ennuie. À vrai dire, les masturber (ce mot n'est jamais utilisé) l'ennuie et il remet en cause la pertinence de son travail.

Sa mère le convainc d'aller se ressourcer dans une pourvoirie, où il tombe sur une autochtone qui, en compagnie de son conjoint blanc, n'a connu que le viol à répétition. Dunn la traitera et s'enflammera, non sans encourir le courroux dudit conjoint.

Bien que résumé ici de manière terne, cette nouvelle constitue à la fois la plus drôle et la plus efficace histoire de ce recueil. Ce « mastur-



bateur du monde», pas encore marié et n'ayant connu que les prostituées londoniennes, réalise en fin de compte que le plaisir sexuel n'est peut-être pas uniquement l'apanage des hommes...

Dans un autre registre, l'auteure Jennifer Tremblay signe quant à elle « La lettre de Don Rodrigue à Marie LeBouthillier », dans laquelle un jeune marin se voit charger par un capitaine mourant de délivrer une missive suggestive à une certaine Marie LeBouthillier. Au cours de son périple, il rencontrera plusieurs jeunes femmes répondant à ce nom, leur lira la lettre et se retrouvera invariablement dans leur lit. Un texte bien ficelé, mais demeurant toutefois en surface.

Il va sans dire que tout n'est pas transcendant dans ces histoires de bonne tenue. Néanmoins, elles ont à tout le moins le mérite de resexualiser un passé que l'on se complaît trop souvent à lisser.

☆☆ ½

JOANIE LEMIEUX

Les trains sous l'eau prennent-ils encore des passagers ?

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2015, 134 p., 23 \$.

Dix récits de solitude

Précédée du Prix du jeune écrivain de langue française 2013 décerné lors du Concours international de création littéraire, Joanie Lemieux, enseignante en littérature au collégial, fait paraître un premier ouvrage.

C'est une écriture fragmentée qui attend le lecteur, où les récits se terminent le plus souvent par une pirouette les faisant basculer dans le réalisme magique ou dans l'onirisme. Dix nouvelles qui donnent l'impression de sortir presque toutes du même moule, ce qui peut susciter un léger agacement.

Les protagonistes de ces nouvelles sont toutes des femmes, généralement aux prises avec la solitude. Dans « Sous le grand X », une mère doit faire le deuil de son fils. Avant même de basculer dans le réalisme magique, le lecteur découvre cette femme alors qu'elle semble plongée dans un univers irréel :

C'est le retour à la maison qui a été le plus étrange. J'aurais cru qu'absolument tout serait différent. Que ma vie basculerait, que cette nouvelle réalité m'échapperait, que je me perdrais dans mes propres sens... Au lieu de ça, je continue de me lever chaque matin avec le soleil qui remplit la chambre de lumière rose, il règne toujours une tiédeur calme dans la pièce quand, à peine sorti du sommeil, je me dirige vers la salle de bain où le plancher n'a pas cessé de craquer. Mon café goûte encore le café. En réalité, Julien, rien n'a changé. (p. 13-14)

La rupture amoureuse figure aussi en bonne place dans ces pages, qu'elle soit abordée sous l'angle de l'usure de l'autre dont on ne se guérit pas et qui empêche tout désir de se remettre en selle (« Miroirs ») ou par celle de la trahison.



JOANIE LEMIEUX



Dans « Pièces détachées », le personnage de Roxanne décide de faire un enfant dans le dos de Vincent en cessant secrètement de prendre ses anovulants. Après avoir découvert un test de grossesse positif, et par le fait même la trahison de sa conjointe, celui-ci la quitte et la laisse démolie. Au moment de la chute, le téléphone sonne : « [...] c'est peut-être Vincent. Peut-être qu'il a su, pour la fausse couche, peut-être qu'il reviendra ? » (p. 52)

À propos de retour, c'est ce que fera Patrice, du moins du point de vue de Laurence en conclusion du « Huitième voyage ». Pendant les préparatifs de la fête de Noël, Laurence, en cherchant des décorations dans le sous-sol de sa belle-famille, tombe par inadvertance sur une boîte contenant les souvenirs d'enfance de son conjoint et finit par glisser un feuillet paroissial dans un vieil exemplaire des contes des *Mille et une nuits*. Il n'en faut pas plus pour que la vie de son conjoint se transforme et que celui-ci prenne les allures d'une incarnation moderne de Sinbad, l'abandonnant tout de suite après avoir pris conscience qu'il a de force enfermé et sédentarisé sa femme par pur égoïsme...

Parfois, j'ai eu l'impression que l'auteure forçait le trait en précipitant sa chute dans le réalisme magique. Dans le cas de Sinbad, j'ai eu plutôt l'impression d'être en face de trop de circonvolutions avant d'en arriver là.